

# D'UNE VOIX A L'AUTRE

Nous avons rassemblé dans cette chronique tout un ensemble d'entretiens ou des textes proférés par des femmes africaines dans le contexte de leur village. Parmi les entretiens nous pouvons distinguer ceux qui se sont déroulés par correspondance avec des femmes africaines occupant des postes de responsabilité au Sénégal, en Haute-Volta et en Côte-d'Ivoire. Nous n'avons pas eu l'occasion de les rencontrer mais elles ont bien voulu répondre par écrit à nos questions. Par contre, nous avons eu la chance de pouvoir nous entretenir directement avec Madeleine Tchikaya, Côte-d'Ivoire. Nous avons été frappés par ailleurs, au cours de l'interview que nous avons faite de Gerald Belkin au sujet du projet Tanzanie An 16 (1), par l'intérêt des conversations entre les paysans enregistrées sur ses bandes video et nous avons reproduit l'une d'entre elles. Une autre bande relate une conversation entre un couple Tanzanien, Yohakimu et sa femme Mama Miimbi interrogés par G. Belkin. Nous avons trouvé les propos de celle-ci et le regard qu'elle jette sur sa vie dans le village Ujamaa, si pertinents et émouvants que nous avons dé-

siré vous la faire connaître et nous avons, pour ceci, eu l'aimable autorisation de G. Belkin qui nous a fourni la traduction en français du texte swahili.

Enfin, nous reproduisons des textes de femmes Zarma-Songhay sur lesquels J. Bisiliat nous fournit plus loin des explications.

Pour les entretiens écrits, les trois questions posées étaient les suivantes :

**Métier et activités :**

- Pouvez-vous donner une description de votre métier, des activités qui se greffent autour de lui et nous dire comment vous avez été amenée à le choisir ?

**Rapports avec la société :**

- Dans le cadre de ce métier, comment vous situez-vous par rapport à votre propre société ? Que ressentez-vous, que pensez-vous faire vis-à-vis d'elle ?

**Une position d'avant-garde :**

- Puisque vous êtes, en ce moment, en situation d'avant-garde vis-à-vis d'autres femmes de votre pays, comment vivez-vous cette situation ambivalente en prise sur deux mondes ? Quelles sont les distorsions que vous ressentez et êtes-vous parvenue à réaliser une unité ?

(1) Cf. *Dossiers Pédagogiques* Vol. III, N° 14, pages 34-40.





## younousse seye

### ● Métier et activités

J'étais secrétaire de direction pendant 12 ans, en même temps, je faisais des recherches personnelles dans l'art, principalement la peinture : recherche de la technique, du style, des couleurs, des formes et de la signification des thèmes. Quand j'ai été d'accord avec moi-même sur mes propres recherches, j'ai commencé à organiser des expositions.

**Dans le domaine cinématographique :** moyen d'information, d'éducation, de communion et d'éveil de conscience pour un large public, j'y participe ardemment en tant que comédienne avec les cinéastes sénégalais ou africains.

**L'art culinaire** m'intéresse dans la mesure où je ne peins pas, je ne tourne pas de film. J'ai ouvert un petit restaurant africain pour une plus grande liberté économique, ce qui me permet aussi d'être en contact permanent avec le public et ses réalités de tous les jours.

J'aime l'art dans sa totalité, (je suis autodidacte en art) c'est certainement cet amour qui m'a amenée à choisir ce métier d'artiste si dur et exaltant à la fois.

**Mon style en peinture** est assez particulier : je peins avec les cauris, sorte de gastéropodes vivant dans la mer comme

le corail ou les perles fines, ancienne monnaie africaine (rôle économique), symbole de fécondité, initiatique et rituel (rôle divinatoire), élément de décoration : parures, masques et vêtements d'initiation (rôle esthétique).

Pourquoi les cauris dans ma peinture ?

Parce que la couleur seule ne me suffisait pas, il me fallait sentir les mouvements, une note africaine, une matière dynamique, un langage dynamique. (Les cauris sont cousus directement sur la toile avec du fil de nylon.) Cette peinture est aussi bien perçue par le milieu traditionnel que le milieu moderne en Afrique. Outre mon inspiration personnelle, je m'inspire aussi de la tradition orale africaine.

### ● Rapports avec la société

Ma situation vis-à-vis de ma société est très difficile : je suis une femme divorcée, après douze années de mariage avec 3 enfants, deux filles et un garçon, il y a sept ans. Ma société est encore plus hostile envers les femmes seules. Pour s'affirmer dans n'importe quelle démarche, la femme seule doit quadrupler ses efforts. Si par bonheur, elle arrive à réussir dans n'importe quelle discipline, la société ne lui reconnaîtra jamais ses mérites, car le contexte social ne lui offre aucune garantie morale, ni même juridique :

devant ses propres droits, c'est le chantage de sa personnalité morale. Encore pire pour la femme-artiste, parce que pour certains, être artiste égal débordement de la limite de toute morale humaine — aucun respect pour sa personnalité humaine.

**Ce que je ressens :** on cherche à faire de nous des prostituées et des mendiants permanentes devant nos droits les plus légitimes dans la société.

**Ce que je pense :** on nous fait du chantage à la peur devant notre personnalité morale pour arrêter ou mettre en veilleuse, encore pour des siècles, notre libération totale devant l'impérialisme des hommes. Ceci n'est pas spécifique à mon seul pays, mais cette situation existe malheureusement dans le monde entier avec des formes différentes.

**Ce que je pense faire vis-à-vis de ma société :** c'est d'abord à mon niveau, la lutte constante de par l'action concrète pour une libération concrète, puisque mes activités vont dans le sens de cette libération totale, j'entends par libération concrète : économique, sociale, sexuelle, politique. Mais de grâce ! Ne confondons pas : **liberté** et **libertinage**.

### ● Une position d'avant-garde ?

Je refuse catégoriquement cette position de femme d'avant-garde vis-à-vis d'autres femmes de mon pays ou d'ailleurs car, cela ne servira à rien d'être première et de monter sur un piédestal, si c'est pour obstruer les possibilités aux autres femmes, par carence, par égoïsme, ou encore par je ne sais quelle recherche d'un renom ou d'une quelconque célébrité, en oubliant complètement la mission que l'on doit guider avec désintéressement, honnêteté intellectuelle pour une démarche dynamique de la libération totale de la femme qui conduira certainement la société humaine à un meilleur équilibre.

Je n'ai pas d'appétit ministériel, ni législatif, ni présidentiel. Je préfère être un signal d'alarme pour ma société, toujours à la recherche de la vérité qui libère l'autre et d'une garantie constante de cette liberté, cette paix, cet épanouissement qui sont nécessaires pour le minimum vital de l'humain en ce monde. Ce monde d'ailleurs, qui n'appartient à personne qu'à lui-même.

Oui, je suis parvenue à réaliser une unité vis-à-vis de mon moi. Mais finalement rien n'est fait, car il y a toutes les autres et tous les autres dans les mêmes carcans, ce qui me donne envie de peindre toute la misère humaine : matérielle, intellectuelle, morale qui ne font qu'un tout pour moi, avec n'importe quelle peinture artistique — parce que, je crois qu'ainsi je contribue à ma façon, à panser des plaies, à participer à la création d'une paix véritable où la justice juste triomphe sur l'injustice. ■



# odile ouedraogo

## ● Métier et activités

L'enseignement au niveau des facultés et grandes écoles scientifiques surtout au niveau des jeunes universités consiste en l'encadrement des étudiants sur le double plan théorique et pratique c'est-à-dire que les enseignants dispensent des cours et travaux dirigés (compléments de cours) et organisent les travaux pratiques.

Pour ma part actuellement au niveau de l'Institut Supérieur Polytechnique, je donne des cours de biochimie aux étudiants de 2<sup>e</sup> année de section : sciences biologiques et j'assure des séances de travaux pratiques aussi bien à ces étudiants qu'à ceux d'autres années et d'autres sections. Au total, à l'heure actuelle j'ai un service hebdomadaire du point de vue enseignement strict de 16 heures.

En dehors de ces heures d'enseignement, comme vous devez le savoir, les enseignants du supérieur doivent faire des travaux de recherche, ceci dans le but de toujours se mettre à jour au niveau de leur enseignement, et aussi celui d'obtenir une promotion éventuelle car tout passe par les travaux de recherche.

En ce qui me concerne, je travaille sur un sujet ayant trait à la pharmacopée africaine.

J'ai été amenée à choisir ce thème de recherche, dans le but de mettre mes connaissances au service de mes compatriotes.

Dans les pays africains à l'heure actuelle, on constate une recrudescence des soins des maladies à l'aide de la médecine traditionnelle. Les raisons de cette recrudescence sont de plusieurs natures dont certaines sont dues simplement au fait de la flambée des prix des médicaments modernes vendus en pharmacies, ce qui les rend inabordable par la majeure partie des populations, et d'autre part, certaines sont purement et simplement le fait qu'on assiste de plus en plus à des développements de théorie du genre « authentique », « retour aux sources », soutenus par certains dirigeants africains.

C'est dans ce contexte que j'ai estimé nécessaire sinon indispensable, de me pencher sur le problème de la pharmacopée, afin d'y apporter ma contribution pour pouvoir rationaliser l'utilisation des drogues par une étude scientifique.

En général, l'imprécision du diagnostic puis celle de la dose à ingérer fait que ces drogues sont dangereuses. Il est donc indispensable de connaître la composition chimique de ces drogues, les organes sur lesquelles elles sont sensées agir, puis d'apprécier leur degré de nocivité afin de conseiller ou parfois d'interdire leur utilisation.

La biochimie est la partie de la chimie qui étudie les constituants de la matière vivante et de leurs réactions ; autant dire la chimie de la vie.

Voyez-vous, ce qui m'a entraîné au bout de ma 3<sup>e</sup> année universitaire à choisir cette branche, c'est le goût de la découverte, celui de savoir ce qui se passe au niveau de l'être vivant, de la plante ; celui de pouvoir expliquer certains phénomènes de la vie.

Mon orientation m'aurait posé beaucoup de problèmes car mes deux premières années universitaires se passaient à Dakar, et n'eussent été les événements de Dakar en 1968 qui amenèrent notre expulsion de Dakar, puis notre parachutage en France en décembre 1968, je crois qu'il m'aurait peut-être fallu dire adieu à la biochimie. Mais comme le hasard fait bien les choses, je me retrouvai en France où il m'était donné la possibilité de m'inscrire à la discipline qui m'intéressait en année de maîtrise.

Le séjour en France n'a pas été des plus faciles, vu la rigueur du climat pour l'Africaine que je suis et la mentalité occidentale totalement différente de la mienne à l'époque, et surtout le dépaysement.

Néanmoins, j'ai essayé tant bien que mal

d'obtenir ma maîtrise en deux ans comme tout le monde. Et puis vint le moment d'aborder le 3<sup>e</sup> cycle. C'est là que les choses se compliquent car, à l'époque, les bourses pour le 3<sup>e</sup> cycle en sciences ne foisonnaient pas dans mon pays et il était de bon ton de rentrer, d'enseigner pendant 2 ans après la maîtrise avant de décrocher une bourse et de retourner.

Pour moi, qui suis une fille, je ne pouvais me permettre ce loisir car je savais que, en tant que demoiselle, je pouvais faire tout ce que je veux ; une fois dame, beaucoup de problèmes se poseraient à moi qui risquaient de mettre un terme à mes ambitions. Aussi ai-je décidé de rester et de poursuivre pendant que j'y étais, ma lancée vers le 3<sup>e</sup> cycle de biochimie.

Cela n'a pas toujours été facile, mais l'essentiel est que, aujourd'hui j'ai réussi à gagner le pari difficile que j'avais fait avec moi-même, et me voilà chez moi, prête à en gagner d'autres car je tiens à prouver à mon pays que les sacrifices qu'il a consentis à mon égard n'auront pas été vains.

## ● Rapports avec la société

Vous savez un peu partout en Afrique, les sociétés africaines sont familiarisées à voir des femmes dans le métier d'enseignant. Mais si elles ne s'étonnent plus lorsqu'il s'agit d'institutrices ou de professeurs du 2<sup>e</sup> degré, elles ouvrent de grands yeux lorsqu'on leur présente une femme docteur en sciences ou lettres ou droit, et qu'on leur dit qu'elle enseigne à l'Université.

Il y a toujours des préjugés qui prévalent à savoir qu'une femme est une femme et par conséquent un être inférieur incapable d'accéder aux professions des cadres supérieurs du pays. Cette conception n'utilise donc pas toutes les énergies et les capacités des femmes du pays ; surtout en ce qui concerne leur participation au développement national sur plusieurs aspects :

- meilleure répartition sur le plan culturel et scientifique ;
- conception des réformes, etc.

Je peux donc me situer parmi les privilégiées qui ont la lourde tâche de venir en aide à leurs sœurs.

Priviliégée tout d'abord d'être née dans une famille où l'on voyait déjà la nécessité de mettre tous les enfants à l'école sans distinction de sexe, ensuite d'avoir pu continuer des études même lorsque j'étais en âge de me marier et ensuite d'avoir pu poursuivre mes études à terme sans trop de problèmes.

Mon rôle dans cette société consisterait à faire bénéficier mes sœurs africaines et voltaïques en particulier, de cette culture que j'ai amassée et en plus de les aider à cerner puis résoudre correctement les problèmes qui se posent à elles ; car avec l'évolution des mœurs, certaines conceptions des relations hommes-femmes demandent à être revues et adaptées aux circonstances. Sans vouloir reprendre à mon compte certains slogans de mouvements féminins bien connus d'ailleurs, je reste persuadée qu'une évolution, une émancipation de la femme africaine passe



par une diminution des privilèges de l'homme africain. Je militerai donc de toutes mes forces pour qu'il y ait un changement harmonieux qui pourrait se faire en accord avec les aspirations légitimes de mes sœurs.

### ● Une position d'avant-garde ?

Vous faites bien de me poser cette question, car à l'heure actuelle je suis la première femme voltaïque docteur en sciences, enseignant à l'Université de mon pays. Je ne désespère pas car dès l'an prochain il y en aura peut-être une autre en géographie. Alors, le problème qui se pose à moi, c'est l'isolement. Bien sûr mon travail en temps que tel ne m'apporte que des joies, mais il est très difficile de pouvoir concilier ma situation actuelle et

l'idée que la société se fait de ce que doit être une femme. Il apparaît clairement à travers certaines réflexions qu'une femme ayant un certain niveau intellectuel, n'est plus une femme au sens qu'elle n'acceptera plus d'être sous le joug d'un homme et que par conséquent, elle n'est plus à marier.

Les hommes en général sont pleins de complexes vis-à-vis de cette femme, complexes de supériorité d'une part et d'infériorité d'autre part. Si bien qu'elle est crainte et même parfois mise en quarantaine.

Pour le moment, je pense avoir trouvé le juste milieu en ce qui concerne tout cela en me plongeant dans mon travail, car ce n'est que par des cas concrets qu'on peut arriver à convaincre et à espérer changer les mentalités et les attitudes. ■

### ● Rapports avec la société

Il est vrai que le nombre d'Africaines pratiquant l'enseignement à ce niveau est encore faible par rapport à celui des hommes, mais je pense que c'est une question de temps. Je vois très bien les jeunes venir grossir nos rangs dans un avenir relativement proche, puisque nombreuses sont celles qui suivent les cours à l'Université.

Mais, je ne pense pas que les quelques rares que nous sommes soient des cas spéciaux. C'est un métier comme tout autre que j'ai choisi, et, dans ce cadre-là, je dois m'appliquer à l'exercer le mieux que je peux. Par ailleurs, tant qu'il me sera possible de le pratiquer, je le ferai avec conscience et dévouement. Je suis d'avis que la femme travaille et se rend utile à la Société.

### ● Une position d'avant-garde ?

Une position d'avant-garde ? Peut-être ? mais j'estime qu'il ne faut pas vivre dans sa tour d'Ivoire. Il faut pouvoir aider ceux qui sont moins favorisés et c'est ainsi depuis 1963, je suis une des responsables, de l'Association des Femmes ivoiriennes en qualité de secrétaire générale.

Ce mouvement a été créé par Mme la Présidente Houphouët-Boigny et l'un des buts qu'il poursuit est d'aider à la réalisation du progrès social. Dans ce contexte, je suis en contact avec des femmes de différents niveaux qui sollicitent le concours de l'Association pour la solution de certains problèmes particuliers. J'y consacre beaucoup de temps, mais je m'applique à faire en sorte que cela n'ait pas beaucoup d'interférence et de répercussion sur ma vie professionnelle.

L'équilibre est difficile à trouver, mais ce n'est pas une raison pour abandonner et se consacrer uniquement à sa seule réussite professionnelle. ■

gladys anoma

### ● Métier et activités

J'enseigne la biologie végétale à la Faculté des Sciences de l'Université d'Abidjan et ce, depuis octobre 1961. Sur la fonction enseignante, je ne pense pas pouvoir vous dire quelque chose d'original sauf que j'assure jusqu'à présent des enseignements théoriques et pratiques. Un aspect de l'enseignement à l'Université que je me dois de vous souligner est qu'un enseignant dans le supérieur ne se contente pas seulement de dispenser des cours, mais se doit de faire de la recherche et comme tous mes collègues, je me suis conformée à cette règle cardinale.

Comment ai-je été amenée à choisir mon métier ? Disons que j'ai été un peu conditionnée. Je voulais, au départ, être institutrice, c'est pour cette raison que je suis passée par l'Ecole Normale des jeunes

filles de Rufisque, au Sénégal. Mais, lorsque l'occasion m'a été donnée de pouvoir suivre le cycle d'études supérieures, j'ai naturellement continué dans la voie de l'enseignement, en m'orientant bien sûr dans le secteur où je me sentais plus d'aptitude c'est-à-dire les sciences naturelles. Par la suite, j'ai opté pour la botanique.

Je retire beaucoup de satisfaction de mon métier et c'est un sentiment légitime de fierté que j'éprouve lorsqu'un jeune cadre se présente à moi et me dit simplement « j'ai été votre élève ». Mais entendons-nous bien sur le sens de la fierté que j'éprouve. C'est d'avoir apporté ma modeste contribution, à un moment donné, dans la formation de ce jeune cadre. Je ne regrette pas d'avoir choisi ce métier qui je pense convient à mon tempérament assez calme et réservé.





## madeleine tchikaya

Madeleine Tchikaya, Ivoirienne, diplômée de l'Ecole nationale d'administration d'Abidjan, diplômée de l'Institut des Hautes Etudes d'outre-mer de Paris, fait partie du corps des conseillers et secrétaires des Affaires Etrangères. Chef du bureau de la Coopération internationale et de l'assistance technique au ministère des Affaires Etrangères de Côte d'Ivoire, elle est détachée auprès du ministère d'Etat chargé du Tourisme, où elle occupe les fonctions de directrice de la promotion et des opérations. (1).

(1) Chevalier de l'Ordre national ivoirien, Chevalier de l'Ordre national du mérite français, Madeleine Tchikaya est mariée et mère de cinq enfants.

Madeleine Tchikaya,  
vous êtes passée  
récemment à la télévision  
ivoirienne  
dans une émission  
extrêmement populaire  
qui s'appelle  
le Fauteuil blanc.  
Pourriez-vous nous parler  
de cette émission  
et des conditions  
dans lesquelles  
vous avez été amenée  
à y participer ?

Effectivement le Fauteuil blanc est une émission très populaire en Côte d'Ivoire. Réalisée depuis deux ou trois ans par le directeur actuel de la télévision, M. Ben

Soumahoro, seuls des hommes y avaient participé jusqu'à présent. Je suppose que c'est à cause de l'Année Internationale de la Femme que M. Ben Soumahoro a voulu qu'une femme vienne enfin au Fauteuil blanc. J'ai accepté, non pas à cause de cette Année mais parce que c'était une occasion donnée à la femme de s'exprimer. Le sujet d'ailleurs ne portait pas sur mon travail comme c'est le cas d'habitude dans l'émission mais sur la femme ivoirienne dans le développement. Le thème a été largement dépassé puisque ce sont en fait les téléspectateurs qui orientent le débat par leurs questions. J'ai donc été heureuse d'y participer car je ne pense pas qu'il faille clore le débat sur ce sujet le 31 décembre 1975 mais qu'au contraire c'est un départ pour que d'autres femmes aient l'occasion de passer au Fauteuil blanc et d'y aborder d'autres questions.

*On dit que vous avez  
été soumise à un feu roulant  
de questions.  
Quelles ont été  
les principaux  
sujets abordés ?*

Il y en a certains auxquels je m'attendais un peu. Par exemple, les hommes ont demandé ce que j'entendais par égalité. Est-ce que j'imaginais la femme égale de l'homme ? Cela m'a amusée. On m'a posé également des questions sur la prostitution, sur l'avortement, sur la polygamie. Une femme s'est enquis assez naïvement : « Pourquoi les hommes sont-ils si gentils lorsque l'on est fiancé et qu'ils changent quand on est marié ? ». Question amusante ! Puis on m'a demandé comment je concevais la place de la femme dans la société ivoirienne, ce qu'on entendait par émancipation, si j'étais d'accord avec les militantes du Mouvement de Libération de la Femme. Les journalistes-hommes, présents sur le plateau, n'étaient pas toujours satisfaits de mes réponses parce qu'en tant qu'hommes ils ne voyaient pas les choses de la même façon que moi. Dans l'ensemble c'était intéressant. Déjà dans les discussions en privé, on voit les hommes bondir ou réagir au sujet du problème de l'égalité.

*J'aimerais  
que nous reprenions  
quelques-unes  
de ces questions.  
Vous avez parlé  
de la place de la femme  
dans le développement  
ivoirien.  
Pourriez-vous  
nous dire comment  
vous concevez  
son éducation  
afin qu'elle occupe  
une place  
dans le développement ?*

En Côte d'Ivoire et en Afrique surtout, la femme a déjà un rôle très important dans le développement, pas seulement celle qui a eu la chance d'aller à l'école, qui occupe



des fonctions de directrice, de député, celle dont parle la presse, mais la femme en milieu rural. La Côte d'Ivoire est un pays agricole à 90 % et les femmes en milieu rural font 60 à 70 % des travaux agricoles, elles ont donc une place prépondérante dans l'économie. En plus de cela elles remplissent les fonctions traditionnelles, faire des enfants, la cuisine, le ménage, etc. Ce rôle peut changer dans la mesure où elles sont instruites, où elles ont appris un métier et peuvent participer au développement non pas uniquement en milieu rural mais en assumant des fonctions responsables. Tout le problème est là. Ces femmes dont je vous parle n'ont aucune responsabilité, elles travaillent énormément dans les champs de café et de cacao de leurs maris, mais à la fin de l'année, lorsque le produit a été vendu, ce mari, ce père de famille ou cet oncle leur donne ce qu'il veut bien leur donner, ce qui correspond souvent à un ou deux pagnes. Et c'est tout. Donc nous souhaitons pour elles, actuellement, que l'on reconnaisse davantage en milieu rural, l'importance de cette participation, qu'elles en soient récompensées financièrement — d'où une certaine indépendance économique — mais surtout que le gouvernement, la société en général, leur facilitent la tâche, les aident et améliorent leurs conditions de vie. Si je me cantonne en ville et que je vois celles qui comme moi y travaillent, ont une voiture, nous pouvons croire que tout est fait mais nous sommes une minorité. Nous ne constituons même pas 5 % des Ivoiriennes, des Africaines. Il faut donc que nos responsables puissent améliorer le travail de ces femmes qui cultivent la presque totalité des produits vivriers par des méthodes archaïques datant de leurs arrière-grand-mères. Quand il y a des techniques, elles sont employées pour certaines cultures industrialisées, par exemple on trouve des tracteurs pour passer entre les plants de kenaf, de cacaoyer, de caféier. Mais on oublie que tout ce qui nourrit la plupart des Africains est produit par la femme selon des méthodes traditionnelles que l'on pourrait améliorer par des techniques simples. Il faudrait faciliter ses conditions de travail afin qu'elle jouisse davantage des fruits de son labeur.

*Dans la mesure où il faudrait l'aider, ce serait donc par une éducation à ces nouvelles techniques dont vous venez de parler. Comment concevez-vous une éducation adaptée à la femme africaine dans cette évolution ?*

Très souvent lorsque l'on parle d'une éducation consacrée à la femme, je vois en Afrique cette prolifération de foyers dits féminins, Maisons de la Femme, etc., où elles viennent et passent la journée à tirer l'aiguille, à apprendre à faire la cuisine, à balayer la maison, comme si elles ne le faisaient pas au village. Ma mère ne savait ni lire ni écrire, mais sa maison était propre et elle se levait à

6 heures du matin pour balayer la cour, astiquer chaque jour le canari dans lequel on mettait l'eau. Je suis d'accord pour donner des notions d'hygiène nécessaires dans la vie moderne mais non pour en faire l'essentiel de l'éducation de la femme. On devrait changer le contenu de cette éducation et ne pas le ramener toujours à ces travaux typiquement féminins pour lesquels la femme en fait n'a pas de leçon à prendre, car elle se débrouille fort bien depuis des siècles.

*Mais alors comment changer le contenu ?*

Il devrait découler de la nouvelle place que l'on souhaite donner à la femme dans la société, car, en fait, on veut toujours la cantonner dans ce rôle traditionnel, ménage, cuisine, enfants..., ce que du reste elle ne refuse pas. Ce que l'on voudrait en plus, c'est faire autre chose, surtout dans nos pays sous-développés où nos Etats ne peuvent pas se payer le luxe de laisser de côté des bras valides, ceux des femmes, leur intelligence, leur bonne volonté. Du reste les hommes ont besoin de nous. Ce contenu devra être défini point par point par les experts mais je puis dire en gros qu'il devra tenir compte du fait de la nouvelle place de la femme dans la société afin qu'elle soit aux côtés de l'homme pour bâtir son pays, en participant beaucoup plus aux décisions.

*Pourriez-vous donner une description de votre métier et des activités qui se greffent autour de lui et nous dire comment vous y avez été amenée ?*

Il y a eu après l'indépendance en 1960 la création de l'Ecole Nationale d'Administration, école ouverte aux hommes et aux femmes. J'ai pensé qu'il fallait en profiter parce qu'il y a dans les textes un certain nombre de choses permises aux femmes dans lesquelles cependant elles n'osent pas s'insérer. J'étais dans l'enseignement, j'ai passé l'examen d'entrée que j'ai réussi. J'ai choisi la section diplomatique qui correspondait le plus à mon tempérament et qui était réservée aux majors. Les études durent trois ans et sont suivies d'un stage en France. J'ai été ensuite pendant un an à l'Institut des Hautes Etudes d'Outre-Mer, puis pendant six mois stagiaire à l'Ambassade de France en Grande-Bretagne. Je me trouve maintenant au Tourisme par hasard, parce que ce ministère a été créé tout récemment il y a cinq ans. On cherchait alors des gens dynamiques, capables d'initiatives et j'ai été détachée du ministère des Affaires Etrangères pour occuper ce poste.

*Vous avez parlé des 5 % de femmes que vous ne voulez pas compter car ce sont encore des exceptions.*

*Pensez-vous qu'il y ait une prise de conscience de la masse des autres femmes concernant ce nouveau rôle à jouer ?*

Prise de conscience, hélas je n'ose pas trop l'affirmer. J'ai eu à discuter avec des femmes qui justement par manque d'éducation — leur mère, leurs grand-mères, le milieu social leur ont dit qu'elles n'avaient pas à sortir de la place où on les avait mises — ne pouvaient pas prendre conscience. C'est la petite minorité dont je parlais qui devrait aider les autres; leur montrer qu'elles peuvent prétendre à mieux. Celles que j'ai rencontrées en milieu rural ou en ville disaient : « Pour quoi vous fatiguez-vous, de toutes façons cela a toujours été comme ça et ce sera toujours comme ça ». D'avance elles sont perdantes parce qu'elles estiment que cela ne peut pas changer alors que nous devons leur faire comprendre que cela peut et doit changer.

*L'éducation ne passe pas forcément par l'école, ni par les foyers ruraux. C'est tout autre chose. Y a-t-il en ce moment des programmes de sensibilisation mis en œuvre ?*

Oui, en Côte d'Ivoire, il y a une Association des Femmes ivoiriennes qui propose des programmes avec notions d'hygiène, de puériculture... mais cela ne secoue pas assez les femmes pour qu'elles comprennent que, même en milieu rural, elles peuvent prétendre à une meilleure vie. Pendant l'émission j'avais beaucoup insisté sur l'éducation de la femme et par éducation je n'entends pas forcément accumulation de diplômes. En ce qui concerne notre Association, il semble qu'elle ait pris un nouveau départ avec des programmes qui devraient déboucher en principe sur l'éveil de la femme, de sa conscience, et de sa place dans la société qu'elle soit instruite ou pas.

Je crois qu'il faudrait d'abord motiver les femmes, leur donner un idéal et leur faire comprendre que pour y parvenir il y a un minimum à acquérir. Il ne s'agit pas de l'alphabétisation pour l'alphabétisation. Dans les pays où elle a été faite, c'était après les travaux des champs lorsque l'on revient fatigué pour apprendre à annoner. Cela ne sert absolument à rien si l'on doit continuer à vivre de la même façon. On finit par se décourager et au bout de six mois on retourne chez soi. L'alphabétisation doit être un élément dans tout un ensemble éducatif et non une fin en soi, car apprendre à écrire son nom ne suffit pas à changer la vie.

*Où rencontrez-vous les plus grands obstacles : chez les hommes ou chez les femmes ?*



Je vais répondre franchement : chez les femmes. Beaucoup n'ont pas compris et lorsque je discute avec certaines Africaines, on me prend pour une folle et l'on me dit : « Ta mère n'aurait jamais dit une chose pareille ». Bien sûr, mais il se peut bien que mes enfants trouvent au contraire plus tard que j'étais timorée par rapport à eux. Je crois que le pire ennemi de la femme, c'est la femme elle-même. Il faut qu'elle comprenne qu'il n'est pas question de se battre, de séparer le monde en deux, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Il suffit simplement de faire comprendre à l'homme qu'une fois que nous avons fini de faire les enfants, le ménage, nous sommes en mesure de faire autre chose de plus intéressant qui nous aide à nous épanouir. Les femmes, souvent, ne sont pas solidaires car les quelques rares au sommet, à ces places dites réservées aux hommes, referment la porte d'un coup de pied, laissent les autres femmes derrière. C'est un phénomène que l'on constate dans presque toutes les sociétés actuelles. Au fond, pour les premières il n'y a pratiquement plus de problèmes. Par exemple, je travaille au milieu d'hommes qui m'aiment bien, je fais les mêmes choses qu'eux.

*Donc plus de problèmes.  
Toutefois comment  
vous situez-vous  
par rapport à votre société ?*

Cette minorité de femmes que nous constituons ayant accès à des postes de responsabilité a envie de s'intégrer à une certaine société, mais elle est quand même liée à cette société traditionnelle qui l'entoure. Ceci crée un perpétuel conflit interne vis-à-vis du milieu traditionnel. Je crois que la situation des femmes dites instruites dans les pays en voie de développement est très délicate. Nous sommes assises entre deux chaises et ces ambiguïtés sont difficiles à concilier dans la vie de tous les jours, dans notre foyer, à notre travail. C'est une lourde responsabilité. Apparemment nous sommes arrivées, nous n'avons aucun problème. Mais nous nous trouvons dans une société hybride, nous avons une famille traditionnelle, parents, cousins, oncles... donc nous sommes tiraillées entre ces deux tendances. De par notre éducation, nous voulons vivre une autre vie, beaucoup plus individualiste, occidentale. Mais le milieu est encore très traditionnel, et souvent les ménages craquent, les vies sont sabotées parce qu'un équilibre n'a pas été trouvé. C'est une œuvre de longue haleine. Peut-être que nos enfants ou nos petits enfants arriveront, en faisant l'effort nécessaire, à trouver un compromis heureux entre l'apport de l'Occident, l'éducation qu'ils ont reçue et le milieu traditionnel où tout n'est pas à rejeter. Il est difficile de faire cette synthèse et notre génération ne la réussit pas toujours.

En milieu urbain il y a un déséquilibre qui s'installe. On parle beaucoup de l'exode rural des jeunes gens et jeunes filles partis de leurs villages. Ils n'ont pas reçu d'éducation à l'école mais ils voient autour d'eux cette société de consommation dans laquelle ils veulent s'insérer. Tout d'un coup ils font un bond énorme et sont

encore plus déracinés que nous. Nous, nous pouvons faire un effort de réflexion, nous accrocher à certaines valeurs, mais eux sont complètement déracinés et forment actuellement dans nos villes une certaine pègre. Et pour la femme sans travail, sans éducation il y a une solution facile : la prostitution.

*Il y a là  
une contradiction interne  
puisque l'évolution extrême  
de certains repose  
sur la non-évolution  
des autres ?*

C'est exact. Les personnes de la famille qui nous aident deviennent elles-mêmes plus rares, prises dans le circuit que nous venons de décrire. Dans quelques années il sera difficile de trouver des domestiques qui sont encore illettrés et payés à vil prix. Je crois que l'Etat peut aider par la création de crèches, de jardins d'enfants, etc.

*Est-ce que les hommes  
de votre entourage  
acceptent facilement  
que vous ayez  
un rôle prépondérant ?*

Les hommes, en général, l'acceptent facilement, surtout ceux de la famille. Les choses se compliquent lorsque dans les rapports de travail on se trouve en concurrence directe avec un homme qui vous ressent comme un danger. Et pourtant, la femme a de lourdes responsabilités car on lui demande des efforts énormes, beaucoup plus qu'à un homme. On pardonne beaucoup à un homme et l'on trouve normal qu'il ait des faiblesses. A travail égal, on exige de nous une qualité supérieure. Cette tension crée une grande agité sur les nerfs de la femme.

*Vous seriez donc d'accord  
avec cette réponse  
de Françoise Giroud  
(je cite de mémoire) :  
« L'égalité entre  
hommes et femmes  
existera vraiment  
lorsque  
des femmes médiocres  
pourront se maintenir  
en place aussi longtemps  
que des hommes  
médiocres ».*

Je crois, en effet, que c'est une excellente définition.

*Il y a dans votre pays  
des coexistences  
de sociétés  
très diverses :*

*traditionnelles, industrielles  
et même  
des manifestations  
extérieures de ce que  
les sociologues appellent  
des sociétés  
post-industrielles,  
chacune ayant  
son circuit d'échanges :  
oral, presse,  
livres, audio-visuel.  
Ces réseaux véhiculent  
une image de la femme.  
Laquelle ? Lesquelles ?*

Il y a effectivement une coexistence de mini-sociétés qui ont chacune leur façon de voir la femme. Disons que dans les grandes villes, parmi les couches privilégiées, l'homme veut la femme à son image, une compagne admirée, et aurait presque honte d'une femme traditionnelle qui ne refléterait pas la société dans laquelle il vit, c'est-à-dire la plus occidentale possible. Dans les couches intermédiaires, les ponts ne sont pas coupés avec la tradition, d'où un certain nombre de difficultés afin de trouver un accord et de maintenir le contact avec la société traditionnelle toujours prête à aider lorsque l'on a des difficultés. Dans ce cadre, la femme est acceptée telle qu'elle est, peu occidentalisée et d'autant plus appréciée qu'elle n'a pas rejeté la tradition. Dans la masse, on vit encore totalement dans la tradition et il est impensable que la femme puisse prétendre à une égalité avec l'homme et qu'elle qualifie les autres de « femmes-garçons ». Tout en admirant celle qu'elle a vue à la télévision ou entendu à la radio, elle ne la trouve pas tout à fait femme, car elle estime qu'elle ne reste pas à sa place.

*Avez-vous l'impression  
que dans les rapports  
avec vos enfants,  
cette image  
est en train de changer  
et que vos relations  
avec eux  
sont très différentes  
de celles que vous aviez  
avec votre mère ?*

C'est très différent. Je n'ai jamais pu m'asseoir pour discuter avec ma mère de certains problèmes. Nos rapports étaient faits de respect filial et c'est tout. Elle ne m'a jamais demandé ce que je pensais de la vie, mon père non plus d'ailleurs. Il n'y avait pas de dialogue entre les parents et les enfants. Au contraire, mes enfants, en rentrant de l'école, me racontent ce qu'ils ont fait et me disent facilement s'ils ont des ennuis ou des problèmes. Je trouve cela normal car cela prouve une certaine indépendance de caractère, une maturité, bien que ce comportement choque mes parents. Cependant ce sont eux qui auront à franchir les étapes dont nous posons actuellement les jalons.

**Propos recueillis  
par Denyse de Saivre et  
Amélie Neumann.**



# yohakimu et sa femme

En 1969, Yohakimu et sa femme quittèrent leur terre natale pour se rendre à Ngamu, en bordure de leur région ethnique traditionnelle. Ils participèrent à la fondation de l'un des premiers villages Ujamaa de la région de Singida, l'une des plus sèches et des plus pauvres de Tanzanie, sur le plateau central du pays.

A l'époque où le projet de video-communication « Tanzanie AN 16 » a tourné la bande dont est extrait le texte suivant, le village de Ngamu avait trois ans. Mama Miimbi, la femme de Yohakimu y fait allusion au Sukumaland. Il s'agit de la riche ceinture cotonnière des environs du Lac Victoria. La production du coton exige une importante main-d'œuvre saisonnière. Celle-ci est fournie surtout par les populations des provinces plus au Sud, climatiquement moins favorisées, dont les Wanyaturu, tribu à laquelle appartiennent Yohakimu et sa femme.

**Belkin :** Quand vous vous trouvez hors du village, les gens vous posent-ils des questions ?

**Mama Miimbi :** On me demande : « comment est la vie, là où vous vivez ? »

Moi, je réponds : « Notre vie, c'est de nous entraider dans le travail et de travailler ensemble. Nous n'allons pas travailler chez les gens du dehors ni chercher du travail. Nous faisons notre travail nous-mêmes et les récoltes que nous produisons, ça nous appartient. Nous en sommes propriétaires tous ensemble. Et ce que nous voyons de bien là-dedans c'est que le produit de notre travail, c'est notre propre bien.

Un homme n'a plus besoin de s'en aller chercher du travail, par exemple au Sukumaland, en laissant sa femme à la maison. Il ne le fait plus. C'est ici même qu'il travaille.

Nous avons en vue d'aller encore plus loin et de sortir de la condition si basse qui était la nôtre quand nous sommes arrivés ici. »

Nous disons aux gens du dehors qu'ils auraient avantage à nous joindre nombreux, parce que si on travaille ensemble, on ne se fatigue pas autant que lorsqu'on travaille tout seul sur sa terre. On commence le matin jusqu'à midi. Parfois le champ est grand. On travaille et il n'y a personne pour vous aider. Si il arrive que l'homme soit malade, on est dans l'ennui. Tandis qu'ici les gens s'aident... Par exemple, à l'époque des cultures, je travaille mon sillon. J'ai quelqu'un à ma droite et à ma gauche encore quelqu'un, et nous en venons à bout. En une journée, nous travaillons une pièce bien plus grande que ce que nous aurions pu faire tout seul dans notre champ, un par un ! Ça c'est dur !

**Belkin :** Dans le temps, comment était la vie de la femme ?

**Mama Miimbi :** Ah, c'était la vie dure ! Surtout quand le mari la laissait toute seule, quelquefois avec des enfants. Il s'en va au Sukumaland et il la laisse toute seule. Elle, elle doit travailler aux champs. Quelquefois, elle ne s'en sort pas. Et cette année-là, ce sera peut-être une année de famine. Ça va mal. La vie est dure. Et il y a des femmes — des jeunes — qui s'enfuient. Lorsque le mari est au loin, celle sur quoi on ne peut pas compter, elle s'en est allée peut-être parce que la vie était trop dure...

**Belkin :** ... Les gens d'ici pensent différemment. D'où cela vient-il ?

**Mama Miimbi :** Ça n'est pas la même chose ! Cette femme-là, elle se dit : « Comment vais-je arriver à faire ce travail ? » Elle est très découragée. Elle trouve que souvent elle ne puisse récolter ce champ qu'elle a cultivé. Elle n'en peut plus...

Tandis que nous ici, du fait que nous cultivons des produits diversifiés, des haricots, du blé et d'autres choses, ceux qui viennent nous voir, beaucoup disent : « C'est bien pour vous de cultiver des produits variés. Ça a des avantages. Ce n'est pas comme nous là-bas qui vivons tout seuls dans notre terre. »

Cette femme seule, ses pensées sont très dures. Elle se dit encore qu'on pourrait la tuer parce que là où les gens vivent seuls, les voleurs de bétail viennent ! Sa façon de penser est complètement différente de la mienne. Le produit qu'elle tire de son travail, elle le considère comme son bien personnel, alors que nous ici, nous produisons au profit de tous. Ses idées et les miennes ne sont pas les mêmes. Ce que je produis, je le considère moi que c'est à nous tous ici, en coopérative. Elle ne pense pas comme moi et elle ne sait pas comme moi que nous sommes tous ensemble propriétaires de notre production.

**Belkin :** Elle est exploitée ?

**Mama Miimbi :** Elle ? Je crois qu'elle ne sait même pas ce que c'est que l'exploitation. Elle pense que les choses sont comme ça, et puis c'est tout !

A l'époque où nous sommes nées, c'était la coutume. Elle vit dans sa ferme avec son mari. Elle pense que c'est toujours pareil. Elle ignore tout de l'exploitation. Ça se peut qu'elle se dise que son mari lui laisse trop de travail, à la cuisine ou autre part. C'est tout ce qu'elle voit. Mais se dire : « Moi, je suis exploitée ! » Impossible... Elle considère que c'est normal parce qu'elle est une femme !

**Belkin :** Et celle qui vient ici ?

**Mama Miimbi :** On lui enseigne ce que c'est que l'exploitation et elle comprend. Ici, elle a le droit d'employer des mots comme « Celui-ci m'exploite » ou « Moi j'exploite un tel si je ne travaille pas ». D'habitude, c'est vrai, des mots comme ça, on ne les connaît pas ! Dans ces fermes-là dont nous venons, les mots « Etre exploités » (peut-être ceux qui ont reçu une éducation politique peut les comprendre) mais vraiment les femmes qui vivent à la maison ignorent tout de cette affaire d'exploitation... tout !

**Belkin :** Qu'est-ce que ça rapporte de savoir ?

**Mama Miimbi :** Qu'est-ce que ça rapporte de savoir ? Mais ne sait-elle pas parce qu'on lui a appris... Si on ne lui apprend pas, comment peut-elle savoir ?

**Belkin :** A vous, cela rapporte quoi de savoir ?

**Mama Miimbi :** Moi, en tant que femme... ?

**Belkin :** Une femme d'ici, de Ngamu, qui sait et qui est toujours exploitée ?

**Mama Miimbi :** Comme ça... qui est-ce qui l'exploite ? Ici personne n'exploite son prochain. Nous travaillons tous ensemble !

**Belkin :** Aah, voyons !

**Mama Miimbi :** Eh oui !

**Belkin :** Allons cessez d'exagérer...

**Mama Miimbi :** Nous vivons tous de notre sueur...



**Belkin** : Et qui dépense le plus de sueur ?

**Mama Miimbi** : Tous nous dépensons notre sueur...

**Belkin** : Tout à l'heure je montrerai ce film aux autres femmes !

(elle rit)

**Mama Miimbi** : Parlez-vous du travail des champs ou...

**Belkin** : ...du travail !

**Mama Miimbi** : De n'importe quel travail ? Même...

**Belkin** : ...de tout le travail qu'il faut faire !

**Mama Miimbi** : ...du travail des femmes ?

**Belkin** : Le travail des femmes, qui le fait ?

**Mama Miimbi** : Ce que vous voulez dire, ne s'agit-il pas des travaux de la cuisine ? Hein ? Lui, il peut s'en occuper et la femme aussi. C'est comme laver, même un homme peut laver ! Mais...

**Belkin** : Maintenant, dites-moi, vous n'êtes pas payée pour ce travail-là ?

**Mama Miimbi** : Eh non...

**Belkin** : C'est toujours la coutume ?

**Mama Miimbi** : Toujours !

**Belkin** : A présent, vous voyez bien que vous êtes exploitée. Donc quel avantage y a-t-il à le savoir ? C'est ça que je voudrais savoir.

**Mama Miimbi** : Pour ce qui est d'être exploitée, eh ! Il y a des fois où nous protestons parce que vous les hommes, vous nous exploitez. Mais même si nous disons qu'ils nous exploitent, nous continuons quand même notre travail. Nous ne pouvons pas le laisser. Nous disons que vous nous exploitez parce que quand nous rentrons des champs là-bas, vous, vous allez vous reposer au lit et vous dormez. Ou bien vous allez vous laver, ou autre... Nous, on arrête pas de travailler jusqu'au soir. Ça n'est possible de se reposer chez nous que le soir ! Voilà, on saute du lit et on commence à travailler, sans s'arrêter, jusqu'à la nuit.

Mais même comme ça, même si on vous dit que vous nous exploitez, nous continuons tout pareil. Nous ne pouvons rien faire d'inattendu, ne serait-ce qu'un seul jour... Pouvez-vous imaginer une femme qui rentre des champs et qui va se mettre au lit ! Et qui dirait à son homme : « Va préparer l'ugali, parce que nous sommes égaux... » Ça n'existe pas ! Nous savons ce qui est notre tâche et c'est tout...

**Yohakimu** : C'est juste ce que vous avez dit, mon bon Monsieur ! Vous m'aviez demandé : « Qu'est-ce que c'est le développement ? » Et je vous avais répondu que le développement vient des gens...

Ce sont vraiment les gens qui sont le développement. Car les gens, c'est eux qui produisent le développement. Ça c'est la réponse définitive. Absolument.

A propos de ce que disait mon épouse respectée — qu'il n'y a pas d'exploitation — il me semble que dans les villages Ujamaa, nous sommes informés de ce problème d'exploitation, parce que, entre nous, nous appliquons la politique Ujamaa. Nous nous posons des questions : « L'exploitation, qu'est-ce que c'est ? Le

capitalisme, qu'est-ce que c'est ? La féodalité, qu'est-ce que c'est ? »

Les problèmes, ici, nous les apprenons tous. Mais c'est vraiment la première fois qu'on me demande : « Qu'est-ce que c'est que le développement ?!!! » Le développement, c'est les gens...

Tout ce dont j'ai parlé est amené par les gens eux-mêmes. Je crois sincèrement qu'en vivant ensemble nous introduisons un développement. Parce que, comme je l'ai dit, nous nous enseignons mutuellement la politique et tout le reste...

**Belkin** : Alors, celui qui vit tout seul ?

**Yohakimu** : Qu'est-ce qu'il va s'enseigner mutuellement si il est tout seul ?...

**Belkin** : Il peut s'apprendre des choses. Pensez-vous que tout le monde soit idiot !

**Yohakimu** : Pas du tout ! Il y a des gens intelligents, il y en a...

Mais ce gars-là, il fait de l'individualisme, tandis que nous nous avons dans l'idée de faire les choses ensemble.

**Belkin** : S'agit-il d'individualisme ou de ne compter que sur soi-même ?

**Yohakimu** : Pour lui ? Ah, il s'agit de ne compter que sur lui-même. Mais c'est de l'individualisme. C'est le problème de l'individualisme. Il prétend lutter individuellement et arriver à ne compter que sur lui-même. Mais c'est avant tout de l'individualisme. C'est de cette façon qu'il se débrouille. Et si les choses vont vraiment mal pour lui, vous verrez que cela ne change rien à ses idées. Moi je dis que ce gars-là n'a pas d'objectif...

Nous qui vivons en groupe, nous voulons arriver à nous développer. Nous visons au but, nous autres, en échangeant nos idées. C'est comme ça !

**Belkin** :

Mais, et les jeunes filles ? Que pensent-elles ?

**Mama Miimbi** : Les jeunes filles, eh ?...

Qu'est-ce qu'elles pensent ?...

On leur enseigne la politique Ujamaa et elles ont l'intention d'aller très loin vers le progrès, bien plus que nous qui commençons tout juste. Elles iront bien plus loin dans le développement que nous ici qui commençons seulement maintenant. Elles, elles ont en tête : « Quand on aura fini d'étudier, si cette politique Ujamaa marche bien, nous allons progresser beaucoup plus que nos propres mères. » Elles nous voient nous impatienter à cultiver à la main avec une pioche. Et suer... Peut-être quand elles auront fini l'école et qu'elles seront plus vieilles de cinq ou six ans, ou plus, elles se rendront compte que le développement (ou la politique Ujamaa) ont éduqué les gens, qu'ils ont atteint un développement, et elles ne seront pas aussi impatientes que nous. Elles se disent que, quand elles auront terminé l'école, le développement sera plus avancé que de nos jours. Ah, elles iront très loin et elles feront progresser l'agriculture dans ce village.

**Belkin** : Moi, je vois des machines dans ce village, mais je n'en vois pas qui pourraient aider les femmes dans leur travail... Les dirigeants du village, est-ce qu'ils pensent aux problèmes des femmes ?

**Mama Miimbi** : Nos dirigeants, actuellement nous ne pouvons guère les blâmer. Nous sommes aux débuts de ce village, c'est la première fois. Disons que des villages ici dans la région de Singida, je ne sais pas si il y en a qui aient plus de dix ans d'existence. Si il y en a, moi je ne suis pas au courant. Ce que je sais, c'est qu'ici ce sont les toutes premières années. Nous sommes encore étrangers au développement que nous voulons atteindre. Nous devons avancer petit à petit, avec précaution. Chaque chose progresse à la façon qui lui convient. Pour ces machines, et autres choses, nous avançons ! On pourra s'en rappeler quand ce sera à l'ordre du jour. Nous nous en souviendrons et nous irons de l'avant. Alors, nous les aurons sans doute...

Avant nous étions encore débutants et nous ne connaissions pas bien ces problèmes. Mais à présent nous commençons à aborder le progrès et il faut que nous allions bien plus loin, comme d'autres qui se sont déjà développés.

Ces choses, nous les aurons en leur temps, si Dieu protège nos efforts. Il est possible que nous puissions obtenir des machines et des choses qui aident la femme à faire son travail, à la cuisine ou ailleurs...

Voilà ! Tout ça, c'est parce que nous étions à nos débuts. Nous étions tellement ignorants du problème de la vie en communauté, pour la raison que, depuis que nous sommes nés, les grands-parents avaient l'habitude de vivre chacun dans son coin, et nous sommes nous-mêmes nés comme ça !

Cette politique Ujamaa n'existe pas depuis très longtemps et nous sommes les tout premiers à entreprendre cette expérience de vivre en collectivité et à conduire notre propre développement.

**Belkin** : Mmm, les premiers ?

**Mama Miimbi** : Eh ?

**Belkin** : Vous êtes les premiers ?

**Mama Miimbi** : Oui, ici même, chez nous... Si il y en a d'autres, je ne suis pas au courant, moi !

**Belkin** : C'est vrai, vous êtes les premiers.

**Mama Miimbi** : C'est vraiment nous les premiers ! Moi, comme vous me voyez, je suis venue avec cet homme-là et nos enfants. Je n'ai pas d'enfants dont je puisse dire qu'il a fini l'école et qu'il est né ici. Je n'en ai pas ! Il n'y a que ce petit que vous voyez ici. Lui, je l'ai eu ici. Vous voyez bien que c'est vrai que nous sommes des débutants !

**Belkin** : Et votre père, qu'a-t-il dit ?

**Mama Miimbi** : Mon père n'a rien dit !

...Il nous a dit : « Vous, vous partez les premiers pour joindre et nous, nous joindrons aussi ! Car la politique Ujamaa dit maintenant qu'il faut se joindre et vivre ensemble. Est-ce qu'on peut refuser ? Mais vous qui partez en avant, allez-y et nous vous rejoindrons... » C'est ce qu'il a dit.

**Belkin** : C'est peut-être ce qu'il dit à présent. Mais au début, qu'est-ce qu'il disait ?

**Mama Miimbi** : Il a dit quelque chose comme ça : « A quoi bon laisser votre maison ici, vous en aller au loin avec vos



enfants, aller vous rassembler avec d'autres et aussi cultiver des champs tous ensemble. Et vous dites qu'ensuite les récoltes appartiennent à tout le monde. Ça n'a pas de bon sens ! »

Par les temps qui courent, ceux qui entendent cet enseignement politique-là, ils croient qu'ils doivent se joindre, parce qu'il n'y a pas d'autre chose à faire si on appartient à notre pays de Tanzanie.

Ils disent : « Puisque vous êtes partis, alors nous aussi nous irons. »

Au début ils pensaient que c'était de la peine pour rien. Les gens se cassent la tête à s'en aller qui sait à dix milles de là, peut-être à vingt milles ou plus, tout ça pour se joindre à des villages Ujamaa.

Un homme qui abandonne sa ferme, vous vous rendez compte !...

Maintenant qu'ils savent plus de choses et que l'éducation qu'ils reçoivent leur apprend que le progrès sera ainsi, ils se mettent à penser qu'eux aussi devraient venir avec nous, bien qu'ils n'aient pas encore décidé quand.

**Belkin :** Vos enfants, qu'est-ce qu'ils auront de différent avec vous ?

**Mama Miimbi :** Nos enfants ? Nos enfants, ils seront différents !

On ne va pas continuer à vivre dans la condition où nous avons vécu. Il va peut-être se trouver que lorsqu'ils auront grandi, nous aurons cinq tracteurs pour cultiver et désherber. Il y aura beaucoup de champs en culture et beaucoup de récoltes. Et nous aurons beaucoup d'argent pour aller encore plus loin. En particulier, nous produirons des denrées à vendre, pour les aider.

**Belkin :** Le paysan change-t-il quand il possède cinq tracteurs ?

**Mama Miimbi :** Le progrès, ça viendra ! Ce sera bien autre chose qu'à présent, croyez-moi ! Il est probable qu'on ne cultivera plus à la main comme nous le faisons. On commencera à avoir une bonne nourriture. Voyager ne sera pas aussi difficile qu'aujourd'hui. On aura des transports, et le moyen de construire des routes pour voyager plus facilement. Il y aura des transports... est-ce que ce n'est pas le progrès ça, vraiment ? Ce n'est pas comme nous. Si nous voulons sortir d'ici, nous devons cheminer sur nos pieds vingt ou trente milles ! On s'en va à pied ! Pour aller et pour revenir !...

Moi si je raconte à mon enfant : « Dans le temps, quand je partais d'ici pour aller à un endroit quelconque, je partais à pied... ! », elle n'en croira pas ses oreilles. Elle sera stupéfaite. « Maman, tu t'en allais d'ici pour aller si loin, par exemple là où habite le grand-père, et tu t'en allais à pied ? » Et je lui répondrai : « Et oui... » — « Aah ! moi je ne pourrais pas faire ça... » Elle trouverait ça trop dur. Et puis elle aura été élevée avec l'habitude des moyens de transport.

C'est la même chose pour nous à présent. Nos mères nous racontent que dans le temps, elles s'habillaient avec des peaux de chèvres. Et aussi qu'elles se servaient d'une pierre pour moudre le grain et pour cela qu'elles ne pouvaient moudre qu'un peu à la fois. A nous cela paraît dur. Et nous disons : « Moi maintenant je ne pourrais pas moudre le maïs comme ça...

pour peut-être cinq personnes, et cinq ou six enfants, moudre à la main, avec une pierre, ah ! » Même nous, ce genre de choses nous avons commencé à les trouver trop dures. Ce sera pareil quand nous leur raconterons ces problèmes de voyage et la difficulté que c'était... et pour cultiver comme nous cultivions, que je prenais une rangée de six acres (1) devant moi et que je m'en allais la piocher de mes mains. Elles seront étonnées parce qu'elles ne nous auront pas vu vivre de cette façon-là. Si les choses sont encore ainsi, c'est qu'il n'y aura eu aucun développement. Notre but se sera encore dérobé.

**Yohakimu :** Il est difficile de se reconnaître et de savoir quelle sorte de développement on a obtenu. En gros, ce que nous pouvons dire, c'est que nous grouper tous ensemble était déjà du développement. C'est une autre façon de vivre. Je dirais que si on fait une chose quelconque, les autres voient que vous faites quelque chose ; seulement vous, vous ne vous en rendez pas compte.

Je trouve qu'en vivant en collectivité, en vérité nous abordons le progrès. En apprenant à travailler ensemble, nos enfants vont fortifier leur condition. Et ils diront : « Notre père travaillait de cette façon et notre mère aussi. C'est ensemble qu'ils travaillaient. Et c'est comme ça qu'ils s'en sont sortis. Voilà... Moi, je suis jeune. A présent, je ne me sens pas capable de faire le travail des champs à la main. C'est préférable à la machine. Moudre le grain, je ne veux pas le faire à la main. C'est plus facile avec une machine. La récolte, je ne peux pas la faire à la main. Ça vaut mieux de la faire à la machine. Ce sera une toute autre voie pour nos jeunes, disons-le !

A propos de ce que disait mon honorable épouse, elle disait que dans la région de Singida, il n'y a pas de village qui ait dix ans, qui ait atteint dix ans nées d'existence. On en est loin, en vérité. Je peux réellement dire qu'il faut retourner à quatre ou cinq ans en arrière pour voir le début des villages Ujamaa. Pour nous en particulier c'est quelque chose de très nouveau. Ici nous apprenons en faisant les choses. Nous apprenons à travers nos actions, autrement dit. Selon moi, d'ici cinq ou six ans, nous aurons acquis une autre condition, si nous avons le cœur de soutenir cette politique !

Certains iront à des séminaires ici ou là, dans divers villages Ujamaa, pour apprendre d'autres solutions et voir quelle est la façon de vivre de ces villages, comment ils solutionnent les problèmes dans les villages qui ont beaucoup de cultures et qui sont modernes, où la nourriture est convenable, où les enfants vont à l'école et où on leur enseigne correctement le développement, où ils n'ont pas de problèmes avec les frais de scolarité ni pour l'achat des vêtements pour s'habiller, où ils n'ont pas de difficultés à avoir un logement décent...

Je pense qu'alors nous en serons à un stade différent. Aujourd'hui on ne peut pas dire où on en est. Nous progressons, il me semble, dans l'éducation, et le reste,

en nous instruisant par la politique et par l'action. Je suis vraiment heureux, en vivant dans ce village, que nous fassions notre travail ensemble. A sept heures du matin, la femme et le mari s'en vont. Ils rentrent à la même heure. On ne peut pas dire par exemple que la femme reste en arrière. Chacun dépense sa propre sueur. Notre étape actuelle c'est cela. C'est comme cela, Monsieur !

**Belkin :** Mais ensuite, quand vous rentrez du travail aux champs, vous les hommes, vous vous asseyez !

**Yohakimu :** Allons donc ! Comment s'asseoir, quand on revient des champs ? Elle, elle doit aller au puits et moi, je vais faire d'autres choses, comme voir le bétail ou notre potager là-bas, veiller à tout quoi ! Notre jardin est près du village, tandis que les champs communaux sont très loins. Nous rentrons de là-bas ensemble. Je ne peux pas venir m'asseoir et attendre qu'elle ait fait à manger pendant que moi je suis là assis !

D'ailleurs nous avons en vue un nouvel objectif, nous voulons passer à un autre stade. Nous instruire avec une nouvelle politique. Nous voyons qu'à présent ça n'est pas bien. Nous rentrons des champs. Moi je vais encore au potager et elle s'en va au puits chercher l'eau. Ça ne sera jamais une bonne chose. Nous allons donc passer à un autre stade un peu plus politique, qui va nous avancer un peu plus dans la politique : il s'agit de manger tous ensemble. Cette année, on n'a pas pu. Nous avons échangé des discussions sur l'idée de manger tous ensemble. Mais nous ne nous sommes pas complètement mis d'accord, à cause de la pénurie de légumes et de tout et de chaque chose, et du problème d'aller ramasser du bois dans la brousse. Mais ça y est. Nous allons le faire le pas de prendre les repas ensemble, l'année qui vient... au début de 1973 !

Parce que c'est un problème que nous avons là... La mère rentre à la maison. Elle est fatiguée. Elle va à l'eau. Et moi peut-être dois-je aller à quelque affaire. Mais tous les deux nous sommes fatigués. C'est pour cela précisément que nous voulons prendre les repas ensemble dès 1973 si nous réussissons à nous mettre d'accord tous. Pour manger ensemble, nous délèguerons quelques-uns pour faire cuire les légumes et le gruau. En rentrant des champs, je viens chercher une marmite et je vais chez le cuisinier, tout simplement, pour qu'il me donne la nourriture là-bas et je mange avec mes enfants. Et nous nous reposons. Quand arrive le moment de se reposer, on se repose ! quand c'est le moment de lire et d'étudier, on va étudier. On n'ira plus s'asseoir dans la cuisine...

C'est là qu'il faut en venir et on y viendra cette année. Nous disons que vivre ensemble, c'est aussi se donner des idées.

**Belkin :** Est-ce ça la révolution ?

**Yohakimu :** Oui c'est la révolution. En vérité, c'est la révolution ! Et si nous faisons cela en 73, c'est une révolution !

**Belkin :** Ce n'est pas seulement un projet ?

**Yohakimu :** Hein ? C'est révolutionnaire !!! Vous pouvez voir que c'est révolutionnaire, car les idées viennent des gens eux-mêmes ! Et que la révolution est pour les gens eux-mêmes... personne ne

(1) Acre : 40 ares 1/2.



peut venir du dehors et nous faire une révolution ici au village... rien à faire !!!

**Belkin :** Mais on essaie quand même...

**Yohakimu :** ...de le faire ?

**Belkin :** Et !

**Yohakimu :** Oui, ils essaient... (rires). Dire que le village travaillera de six heures et demi du matin à midi et qu'ils recommenceront à trois heures jusqu'à six heures du soir, c'est que les gens ont fait une révolution. Si nous disons qu'on va travailler à deux heures de l'après-midi, ça serait aussi révolutionnaire, parce que c'est quelque chose que les gens décident d'eux-mêmes.

**Belkin :** Comment faites-vous avec les nouveaux membres ?

**Yohakimu :** Vous savez... Notre village reçoit de nouveaux membres chaque année. Le nouvel arrivant est accueilli la première fois par le Conseil du village — avant de se présenter devant l'Assemblée générale —, c'est alors qu'on lui lit la constitution. S'il est d'accord avec cette constitution, alors ça suffit, il sera sûrement d'accord avec les étapes suivantes. Tous ces problèmes de travail et autres ont été bien décrits dans la constitution.

**Belkin :** Et si il dit qu'il est d'accord sans avoir bien compris ce qui se passe ici ?

**Yohakimu :** Alors il apprendra ce que

c'est que la révolution et on lui enseignera aussi le progrès. Est-ce qu'il ne comprend pas la politique de ce village ? Il réussira à comprendre parce qu'on lui expliquera. Il arrivera à se mettre d'accord et à serrer les coudes avec les autres, à entrer dans l'action, si il est vraiment d'accord avec la politique Ujamaa.

Bien sûr, les villageois pourront encore lui demander : « Es-tu d'accord avec l'action révolutionnaire ? » — « Oui ! » — « Es-tu d'accord pour rejoindre ce village Ujamaa et pour agir de cette manière ? » — « Oui ! » Mais il me semble qu'il ne peut pas sauter tout à fait comme ça dans le progrès.

**Belkin :** Qu'arrive-t-il quand vous échouez dans une entreprise ?

**Yohakimu :** Ça, ça n'est encore jamais arrivé !

**Belkin :** La révolution c'est donc facile ?

**Yohakimu :** Facile ? Non, non ! C'est facile selon la politique qu'on se donne entre soi : « Allons-nous faire ceci ou autre chose ? » C'est tout. Ce n'est pas comme si un homme était forcé de faire telle ou telle chose. Pas du tout ! Qu'en dites-vous ? « Fera-t-on ceci ou autre chose ?... » Les idées ne viennent pas seulement des dirigeants, elles viennent des gens eux-mêmes !

**Vidéogramme TY/6 N° Ng 140**  
**Traduit du Swahili par Paule BELKIN**

pensons, si nous sommes femmes. Il est inutile que nous nous tournions vers les grands écrivains masculins pour leur demander une aide, quel que soit le plaisir que nous puissions trouver à aller vers eux pour le seul plaisir. »

Ces quelques phrases jettent une lumière aiguë sur l'ambiguïté fondamentale dans laquelle est placée la femme occidentale qui veut accéder à une parole publique. Nous savons bien que, même si la situation a changé, change encore, le problème posé par V. Woolf est loin d'être résolu.

Qu'en est-il des femmes des sociétés traditionnelles ? Notre expérience nous a conduite à essayer de connaître les femmes Songhay-Zarma (1), et c'est à partir d'elles que nous essaierons de situer la place de la femme, face à ses possibilités d'expression dans ce type de société.

Nous sommes placés d'emblée devant une interrogation : Pourquoi la femme Songhay ne tire-t-elle du fond de la tradition — orale bien sûr — que son contenu littéraire qui se transmet de mère en fille ? (Elle connaît en effet, un très grand nombre de textes, variés dans leur contenu et leur forme.) Par contre, le discours social est accaparé exclusivement, ici comme ailleurs, qu'il soit religieux, judiciaire, historique ou thérapeutique par les hommes et l'on assiste à un rejet du discours féminin, même institutionnalisé dans ces domaines. Cette constatation nous permet peut-être de mieux cerner le discours féminin puisqu'elle le place dans un espace délimité où il est sujet à une neutralisation absolue ; sorte d'archiphonème (2) social. Peu importe alors « qu'on dise le vrai dans l'espace d'une extériorité sauvage, on n'est dans le vrai qu'en obéissant aux règles » (...) (3), et ces règles sont masculines. Ces sociétés, au contraire des nôtres, ont accepté l'évidence biologique de la femme, être parlant, mais elles ont beaucoup plus clairement utilisé « la volonté de vérité, comme prodigieuse machine à exclure » (4). C'est ainsi que le discours féminin — celui de la moitié de l'humanité —, comme cet « immense discours du fou retournait au bruit » (5). Si nous faisons nôtre l'hypothèse de Michel Foucault : « Je suppose que dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité », nous

## les mots et les femmes

Virginia Woolf écrivait en 1928 dans « A Room of one's own » (1) : « Mais quel que fut l'effet que le découragement et les critiques eussent sur leurs écrits — et je crois que cet effet était grand — critiques et découragement étaient négligeables

comparés aux difficultés auxquelles les femmes devaient faire face quand elles en venaient à fixer leurs pensées sur le papier — je veux parler de l'absence de tradition qui pût les soutenir ou de l'existence d'une tradition si courte et si fragmentaire qu'elle était de peu de secours. Car nous, c'est à travers la pensée de nos mères (1) que nous

(1) Les Songhay-Zarma se situent au Mali, au Niger et au nord du Dahomey, le long du fleuve Niger.

(2) Archiphonème : le terme neutralisation appelle en linguistique celui d'archiphonème dont l'auteur fait ici un usage métaphorique. Un archiphonème est un ensemble de traits pertinents communs à 2 ou plusieurs phonèmes résultant du processus de neutralisation. N.D.L.R.

(3) (4) (5) : Michel Foucault. L'ordre du Discours, N.R.F. 1971.

(1) Virginia Woolf — Une chambre à soi (traduit de l'Anglais par Clara Malraux) Paris, Gonthier 1951.

(1) C'est nous qui soulignons.



devons convenir que nous en sommes encore aux balbutiements herméneutiques (1), en ce qui concerne le discours féminin.

Quel est-il ? Que dit-il ? Que veut-il dire ? Quelle est la volonté, le sens qui le sous-tend et le masque ?

Pour répondre à ces questions, ou tenter d'y répondre il faut d'abord connaître la société, les discours masculins de cette société, puis les discours féminins de cette

(1) *Herméneutique : science de l'interprétation.*

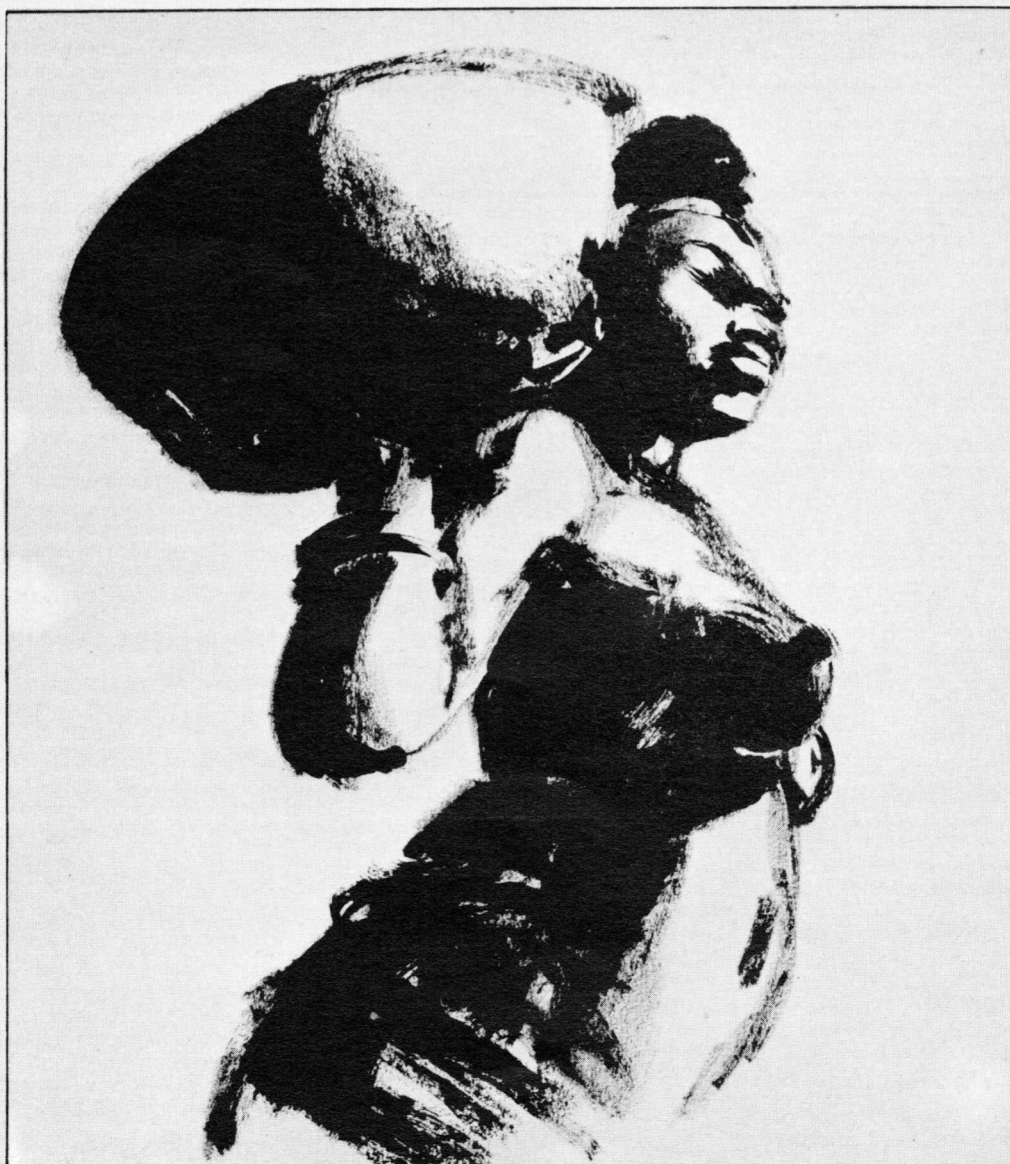
même société pour enfin essayer de comprendre de manière globale et non plus parcellaire la place et le rôle de la parole féminine dans l'équilibre social : laver les pieds des pauvres le Jeudi Saint n'a jamais résolu le problème de l'exclusion de ces pauvres. Nous n'avons pas la prétention d'apporter ici des réponses ; nous nous contenterons de présenter au lecteur quelques textes qui, nous l'espérons, éclairent la spécificité du discours féminin et lui donneront le désir de mieux connaître cette longue parole enfermée dans le silence.

Les textes qui suivent abordent les thèmes de l'abondance, de la fertilité, des enfants,

de la beauté, de la sexualité, des relations dans la famille patrilinéaire polygame (sentiments et tensions envers la co-épouse, la belle-mère, le mari lui-même).

Ces textes sont ou bien récités pour louer le nom de l'enfant, ou bien chantés en pilant le mil ; les deux derniers textes ont un statut plus indéterminé dans la mesure où ils ne semblent avoir ni un temps ni un lieu déterminés propres à leur récitation.

Jeanne BISILIAT





## ***l'abondance...***

JOLOMBI le svelte IDE l'élégant  
un enfant ne dit pas (1) Jolombi, il dit Ide.

Jolombi qui donne en souriant, le voilà  
qui arrive

Jolombi époux de Fiti  
Jolombi le svelte  
époux de Fiti

Jolombi ne dit pas « c'est fini »  
il ne dit pas qu'il n'en a pas (2)  
l'argent se trouve chez Jolombi époux de Fiti  
femme, si Jolombi vient courtiser ta fille  
accepte en riant  
et tes deux mains seront pleines  
Jolombi ne dit pas « c'est fini »  
il ne dit pas qu'il n'en a pas.

Ide ange du ciel  
mais de la terre  
jeune pousse d'oignon  
salut Ide  
Ide est plus beau que l'étoffe  
qui n'a pas encore été lavée  
nouvel enfant forgé par la mère de Kaaka (3)  
Salut Ide!

(1) Il est interdit à un enfant d'utiliser  
l'équivalent Jolombi de Idiriisa.

(2) Qu'il n'a pas d'argent.

(3) Kaaka : nom d'oiseau utilisé ici comme  
surnom.

Nyaale lave-toi, lave tes bracelets  
mets du *zafara* (3) sur ton collier  
fais accroupir le chameau, étale une  
couverture sur lui  
prends tes cuvettes de pilage et rince-les.  
*Daneejo* (4) la belle montre ton cou  
l'argent a étiré l'oreille  
l'or a fait des durillons sur la poitrine  
les anneaux de chevilles ont tué (5)  
les genoux.

Son mari a amené un taureau  
le dos du taureau est blessé  
Son mari a amené un âne  
le dos de l'âne est blessé (6)  
son mari a amené un chameau  
le chameau s'accroupit,  
le mari est allongé appuyé sur son coude  
le mari est debout, il la suit du regard  
il rit il rit  
le chameau fait *narka narka* (7)  
il sourit il sourit  
le chameau pleure il pleure.

(1) *Kungaajo* : forme emphatique du nom  
*Kungo* qui signifie satiété.

(2) Il s'agit ici de la taie blanche qui, dans  
certaines maladies, recouvre l'œil et  
provoque la cécité.

(3) Plante dont les fleurs sont utilisées  
pour aviver la couleur rouge de l'or.

(4) *Daneejo* : nom emprunté à la langue  
fulfulde et qui signifie « au teint clair ».

(5) Les anneaux de cette femme sont si  
lourds que ses genoux sont fatigués.

(6) La charge est si lourde que l'âne se  
blesse.

(7) *Narka narka* : onomatopée qui désigne  
le bruit que le chameau, une fois accroupi,  
fait en déplaçant légèrement ses pattes.

que les écuelles à pâte sont derrière Nyaale  
Nyaale la petite femme,  
le beau mil aux tiges courtes  
un grain de haricot,  
la forme de la calebasse et le corps du serpent  
voilà ce qu'elle a

elle n'a pas d'os.

Si *Konho* dépasse ce stade  
la langue la saisira (3)  
son corps tremblote comme le beau mil  
flasque comme le palmier d'hyène  
solidement plantée au sol comme une jarre  
molle comme une igname cuite,  
la forme de la calebasse et le corps du serpent  
voilà ce qu'elle a

elle n'a pas d'os.

La petite *Konho* ressemble au beau mil  
flasque comme le palmier d'hyène  
molle comme le beau mil,  
si Nyaale dépasse ce stade  
la langue la saisira.

(1) Cela veut dire qu'à cause de son em-  
bonpoint, le creux entre les deux omopla-  
tes a disparu.

(2) Derrière Nyaale : façon de dire que les  
fesses de Nyaale sont d'assez grandes  
dimensions puisque c'est dans les cale-  
basses et les écuelles qu'on met la pâte de  
mil une fois qu'elle est cuite.

(3) La langue « saisit » une personne  
lorsque celle-ci est victime de ce qu'elle a  
exprimé verbalement.

## ***la femme et l'amour...***

KUNGAAJO (1) Kungaajo, la faim est finie,  
la soif est finie  
la misère est finie pour moi Nyaale  
Nyaale dont la tête est couverte de belles  
pièces d'argent  
que Nyaale voit la honte des ennemis  
la honte de ceux qui parlent  
la honte de ceux qui colportent  
la honte des malveillants  
la honte du regard méchant  
la honte de la langue méchante.

Que le méchant sorcier mange son propre  
enfant  
celui qui regarde avec méchanceté que  
le blanc (2) envahisse sa pupille.

## ***... et la beauté***

NYAALE, la petite femme  
le beau mil, Nyaale au corps épanoui  
à cause de sa bosse (1) elle est petite  
comme une guêpe maçonner,  
la forme de la calebasse et le corps du serpent  
voilà ce qu'elle a

elle n'a pas d'os.

On dit que les calebasses à pâte sont derrière  
Nyaale (2)

Doucement doucement phallus de l'aube  
jusque dans le creux de tes oreilles il bouge  
doucement doucement phallus de l'aube  
c'est entre les jambes qu'il bouge  
c'est au creux de la paume qu'il bouge  
c'est dans le nez qu'il bouge  
c'est derrière le cou qu'il bouge  
c'est dans les chevilles qu'il bouge  
doucement doucement phallus de l'aube  
à l'appel de la première prière  
à l'appel de la première prière il te marche  
dessus  
à l'appel de la première prière il te fait l'amour  
doucement doucement phallus de l'aube  
c'est entre les jambes qu'il te caresse  
doucement doucement phallus de l'aube.



## les co-épouses...

La deuxième femme elle est derrière (1)  
que Dieu fasse arriver un accident à elle  
qui est derrière  
que Dieu fasse arriver un accident à elle  
qui est derrière

la deuxième femme est un bousier  
que Dieu donne un accident au bousier  
la deuxième femme est le trou des waters  
que Dieu donne un accident au trou

des waters  
la deuxième femme est un poulet  
que Dieu donne un accident au poulet  
la deuxième femme est un charognard !  
que Dieu donne un accident

au charognard  
la deuxième femme est un koti koti (2)

que Dieu donne un accident au koti koti  
la deuxième femme est une cigogne  
que Dieu donne un accident à la cigogne  
hey toi qui es derrière, toi qui es derrière,  
toi qui es derrière  
hey la première femme qui est restée  
assise (3)

la première femme aussi est un âne  
que Dieu donne un accident à l'âne  
la première femme est un poulet  
que Dieu donne un accident au poulet  
la première femme qui est restée assise  
son anus est assis, assis, assis  
elle se lève se rasseoit, se lève, se rasseoit,  
reste assise.

hey la première femme est restée assise

(1) *Fulle* : l'anous donne une connotation injurieuse.

(2) *Oiseau au long bec.*

(3) *Elle a accepté la co-épouse, n'a rien fait pour se défendre car n'est plus aimée de son mari. En plus la 2e femme voudrait la voir partir.*

(4) *Le jour du mariage de la co-épouse la 1re femme invite ses camarades et lorsqu'on amène la mariée elles chantent en dansant ce chant.*



Mm mm mm  
on dame (1) pour la femme chérie  
retourne-toi pour regarder  
puisque tu te sais infortunée,  
lève-toi pour te sauver  
puisque tu te sais disgraciée,  
la jeune femme choyée dame  
retourne-toi pour regarder.

Que vais-je regarder ? (2)  
tu dames pour une chienne  
tu dames pour une salamandre  
tu dames pour un lézard.

(1) *Ce sont les femmes qui font le damage des cases.*

(2) *Ce texte reproduit un dialogue imaginaire entre une femme (qui aide la femme chérie à damer) et la co-épouse dédaignée.*



## ... et les enfants

JUMMA (1) fille de Alhaasum  
Jumma cesse de pleurer  
aujourd'hui c'est notre jour (2),  
Jumma cesse de pleurer.  
Quand le jour des mères d'autrui viendra  
alors crie,

Jumma cesse de pleurer  
Jumma fille de Alhaasum  
Jumma cesse de pleurer  
la petite gerbe de mil est à la porte de notre  
case

Jumma cesse de pleurer.

(1) Jumma est le nom donné à la fille née  
un vendredi — le garçon né ce même jour  
est appelé Alzuma.

(2) Il s'agit d'une famille dans laquelle il y a  
des co-épouses qui, tour à tour, préparent la  
nourriture de la famille. C'est notre jour veut  
dire « c'est notre tour ».

KODAAJO (1) mare de lait frais  
Koda ne voyage pas  
c'est son nom qui voyage  
Koda ne ment pas  
l'œil ne l'attrape pas  
celui qui regarde l'aveugle avec méchanceté  
sera seul devant Dieu.

(1) Koda ou sa forme emphatique Kodaajo  
désigne le benjamin d'une famille, enfant  
qui peut être aimé ouvertement et gâté par  
sa mère.

## l'homme aimé...

MAADUGU qui a de beaux épis de mil aux  
abords du village (1)

j'aime Maadugu  
je n'aime pas la mère de Maadugu  
la méchante mère de Maadugu  
c'est elle qui lui a dit de me chasser.

L'homme qui a de beaux épis de mil aux  
abords du village  
encense-le, encense-le, et fais-le s'asseoir  
l'homme qui a de beaux épis de mil tardif  
aux abords du village.

J'aime Maadugu  
je ne vomirai pas Maadugu  
la méchante mère de Maadugu  
c'est elle qui lui a dit de me chasser.

Je marchais et tout en marchant je me  
retournais

jusqu'à ce que j'arrive à la maison  
jusqu'à ce qu'une épine de *kuubu* (2)  
ait accroché ma tresse  
j'ai dit : « branche de *kuubu*  
laisse ma tresse »

pendant ce temps l'homme au teint clair était  
là-bas, à Hu-Hinza (3)  
le bel homme au teint clair, il est toujours  
à Hu-Hinza.

Le père de Maranga sait attirer le malheur  
ce qu'on était l'année dernière on ne l'est pas  
cette année

l'année dernière à cette époque j'étais une  
patate douce

l'année dernière à cette époque j'étais une  
*talhana* (4)

l'année dernière à cette époque j'étais un  
nîme (5)

l'année dernière je portais un pagne brodé  
cette année ce sont des chiffons que je noue  
autour de mes reins.

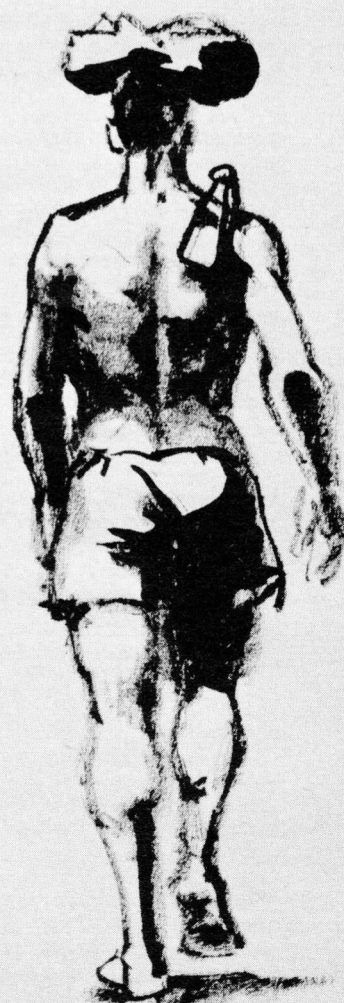
(1) Les champs situés à proximité du vil-  
lage sont les mieux fumés et produisent  
en conséquence une belle récolte.

(2) *Kuubu* : *capparis corymbosa*, épineux.

(3) *Hu-Hinza* : nom de localité.

(4) *Talhana* : plante rampante qui fleurit  
presque toute l'année.

(5) *Nîme* : arbre.





## ... et le mari

Hasan héritier de l'éléphant (1)

Hasan ne se contente pas d'un peu de boule  
mais il souhaite qu'on en prépare beaucoup  
Hasan Nuuna Tawey modèle du cultivateur

Hasan Nuuna n'a pas besoin d'insister  
longtemps auprès de la mère  
qu'elle le veuille ou non  
il épousera sa fille.

Hasan ne promène pas sa femme (2) dans le  
village

Hasan ne ramasse pas de sable (3) pour le  
jeter sur sa femme

il ne dit pas : « *haya* (4) allons-y femme »

Hasan Nuuna n'est pas une fourmi venimeuse  
une fourmi venimeuse fait du mal à la femme

Hasan Nuuna n'est pas un couscoussier  
le couscoussier, la femme coule à travers lui  
(5)

Hasan ne dit pas : « *haya*, allons-y femme  
tout ce que tu veux, je le veux » (6).

Bannuyangu (7) qui a un bel étalon

Bannuyangu ne part pas au Gurunsi (8)

en oubliant sa mère  
il revient avec des boubous, des boubous et  
des pagnes *baraaza* (9)

enfant de l'hyène (10) parmi les enfants zarma  
voilà ce que Bannya fait à sa mère (11).

Tawey qui a le manioc blanc  
lui qui a le *siiriya* (12) il est incliné (13)  
chef de Say (14) le prestigieux.

La causerie commence et commencent les  
querelles

la mère dit : « c'est pour moi qu'il est venu »  
la fille dit : c'est pour moi qu'il est venu »  
elles se querellent à cause de mon enfant (15).

(1) Expression courante pour parler d'un  
héritier d'une grande famille dont l'importance  
sociale est comparée à la puissance  
de l'éléphant.

(2) Hasan ne raconte pas dans le village  
tout ce que sa femme fait dans leur  
enclos.

(3) Geste de provocation.

(4) Haya : expression utilisée pour dire  
que l'on est prêt à commencer à se battre.

(5) Image de l'homme qui ne peut pas  
retenir sa langue et qui raconte partout ce  
que sa femme fait ou dit, comme la vapeur  
passe à travers les trous du couscoussier.

(6) Manière de dire, lors d'une discussion,  
que l'on est résolu à faire tout ce que  
l'autre désire, attitude réprouvée chez un  
mari.

(7) Bannuyangu : forme emphatique de  
Bannya qui veut dire « captif ». Ces deux  
formes sont utilisées comme termes  
d'appellation affectueuses.

(8) Gurunsi : nom d'ethnie et de région.

(9) Baraaza : « pagne bleu indigo dont les  
motifs brodés sont disposés de telle sorte  
qu'ils sont placés sur les fesses ».

(10) Manière de désigner un enfant laid.

(11) Bannya se distingue des autres  
enfants zarma non seulement par sa  
laideur, mais aussi par sa gentillesse  
envers sa mère.

(12) Siiriya : arbre non identifié.

(13) Jeu de mots entre *siiriya* et *siirante*  
qui vient de *siiri*, « être incliné ». La  
quenouille, fabriquée avec l'arbre *siiriya*,  
est inclinée en position de travail. Hasan,  
dont le nom est attaché à cet arbre, est  
donc comparé à une quenouille, objet que  
les femmes trouvent très joli.

(14) Say : nom de localité. D'autre part, il  
s'agit probablement de Hasan Cissé  
Hamma Gaawo, chef de Say décédé en  
1956.

(15) C'est la mère de Hasan qui parle.

la mécrante est morte  
aujourd'hui la mécrante est morte  
aujourd'hui la méchante mécrante est  
morte

c'est elle-même qui s'est tuée  
ce ne sont pas les autres qui l'ont tué.

(\*) Ce chant de pilage ne se dit pas en pré-  
sence des beaux-parents.

(1) La référence à l'hippopotame, considéré  
comme particulièrement laid et ridicule, est  
fort désobligeante.

(2) Nom de village.

(3) Nom de village.

## les beaux-parents \*

J'ai entendu les pleurs de lamentation  
j'ai dit que j'ai voulu pleurer  
mon mari m'a dit : « tais-toi »

la mécrante est morte

l'hippopotame (1) mécrant est mort

l'hippopotame d'Ayorou (2) est mort

la femme est morte, l'homme reste

s'il ne meurt pas le matin il mourra le soir

Que Dieu vienne chercher l'homme

La méchante belle-mère est morte

ma belle-mère, cette mécrante, est morte

j'ai pleuré, je ris, je cours me cacher dans ma  
case

l'hippopotame de Hondeye (3) est mort

l'hippopotame d'Ayorou est mort

la calomniatrice est morte

cette très méchante mécrante est morte

le soir

la calomniatrice est morte

cette très méchante mécrante est morte

le soir

la calomniatrice est morte

la chasseresse mécrante est morte

la calomniatrice est partie

j'ai appris que mon beau-père va mourir

ce matin

l'hippopotame de Hondeye est mort le soir

j'ai dit que je voulais pleurer

je me suis arrêtée pour rire

la mécrante est morte

## la femme, le père, le frère

Le jour du Jugement Dernier on a rassemblé  
tout le monde. On appelle ton nom, on ap-  
pelle le nom de ton père. Ton père ne vient  
pas. On l'appelle, il ne vient pas.

On appelle ton oncle maternel, il vient. C'est  
ton oncle maternel qui vient.

Le père dit alors : ah ah ce n'est pas mon  
enfant, ce n'est absolument pas mon enfant.

L'oncle maternel dit : « C'est mon enfant,,  
parce que c'est ma sœur qui l'a enfanté. Il est  
sorti de mon ventre.

Ce jour-là, le père vomit son enfant ; c'est  
l'oncle maternel qui est ton père.

Personne ne sait pourquoi le père vomit son  
enfant. L'oncle maternel répond parce que  
son neveu, c'est son lait.

Après le Jugement Dernier, si l'enfant va en  
enfer, sa mère le suit ; elle presse son sein  
pour tuer le feu avec son lait. L'enfant est la  
moitié du corps de la mère mais il n'est que le  
fils de l'argent du père. Le père a simplement  
épousé la femme, ils ne sont pas parents. Il l'a  
épousée grâce à son argent. Ce n'est pas cela  
qui lui fait aimer son enfant.

Le père, quand il se met en colère ne serait-ce  
qu'une fois après son enfant, il le maudit. La  
mère, quoique son enfant lui fasse, ne le  
maudira pas car il est la moitié de son corps.  
L'enfant n'est pas la moitié du corps du père,  
il est l'enfant de son argent.